
DU

PROGRÈS DES PEUPLES ANGLO-SAXONS

La Liberté est fille de la Raison et mère
de la Richesse.

En la nature tout change et passe : *transit figura hujus mundi*. Il y eut un temps où les espèces de plantes et d'animaux qui vivent maintenant à la surface de la terre n'existaient pas encore, et aujourd'hui un grand nombre des espèces qui existaient alors ne nous sont plus connues que par les empreintes qu'elles ont laissées dans le limon pétrifié en assises superposées. Toutefois ces changements ne sont pas complets et ne paraissent pas arriver brusquement. Ainsi, tel genre qui était très-nombreux à certaine époque géologique, perd de son importance relative, à l'époque suivante ; mais il ne disparaît pas entièrement, et même de nos jours nous avons encore des espèces de plantes et d'animaux inférieurs qui semblent s'être perpétuées à travers toutes les révolutions successives dont notre globe a été le théâtre.

Les différentes races d'hommes ont subi des vicissitudes semblables. Telle qui d'abord, nombreuse et puissante, occupait une vaste étendue de pays, perd peu à peu sa puissance, diminue en nombre, ne tient plus qu'un petit recoin de la terre et finit même par disparaître entièrement. Telle autre, au contraire, qui échappait à la vue et qui semblait ne point exister, se multiplie, s'étend, conquiert provinces

et royaumes, peuple des contrées inhabitées et soumet des pays déjà peuplés.

Il y eut un temps, si reculé déjà que nous ne pouvons en mesurer l'éloignement, où la race noire paraît avoir vécu dans les quatre parties de l'ancien monde. En Australie et dans l'Inde, on rencontre des familles encore survivantes de ces nègres primitifs; en Europe, on ne retrouve plus que leurs ossements et leurs armes. Peu à peu la race nègre a été refoulée au centre de l'Afrique.

La race rouge occupait jadis toute l'Amérique. Aujourd'hui, reculant sans cesse devant l'homme blanc, qui essaye en vain de la civiliser, elle s'efface; et bientôt elle aura disparu comme ont disparu les plantes de la flore primitive, dès qu'elles se trouvaient dans une atmosphère qui ne convenait plus à leur conservation ou à leur multiplication.

Plus tard, ce sont les diverses familles de la race blanche qui ont dominé tour à tour, depuis que la tradition et l'écriture nous ont conservé les annales de l'humanité. D'abord les Berbères auxquels appartenaient probablement les anciens Égyptiens, puis les Sémites, puis les Grecs et les Romains.

Si nous remontons au commencement de notre ère, nous voyons ces derniers gouverner toute la partie du monde dont l'histoire nous est connue, sauf l'extrême orient. Mais au IV^e siècle une nouvelle race apparaît : les Germains renversent l'empire romain à bout de forces. Ces barbares avaient été vus par quelques voyageurs aux bords du Pont-Euxin, six cents ans avant J.-C., comme des bandes errantes, pauvres, manquant de tout, au premier aspect très-semblables aux sauvages actuels de l'Amérique.

Au II^e siècle, Tacite vante leur chasteté, leur bravoure, leur force; mais qu'étaient-ils comparés aux vastes royaumes groupés sous la loi universelle de Rome et éclairés par le génie survivant d'Athènes?

Depuis que l'Empire est tombé sous leurs coups, les bandes qui en ont occupé les provinces démembrées se sont mêlées avec les vaincus, au point d'y perdre leur langue et leurs coutumes; mais les peuples d'origine germanique qui ont continué à occuper le nord de l'Europe, n'ont cessé de grandir en nombre et en puissance. Pourtant, malgré cette croissance rapide, ils restèrent longtemps encore inférieurs aux peuples parlant un idiome dérivé du latin;

et ceux-ci ont conservé la prépondérance jusqu'en des temps très-rapprochés de nous.

Ce n'est que depuis le *xvi^e* siècle, c'est-à-dire depuis l'époque de la Réforme, que la balance tend à pencher du côté des nations de race germanique. A partir de ce moment, il semble qu'une force nouvelle les anime : leur richesse et leur population croissent avec une rapidité inouïe ; leur commerce, leur industrie se développent comme par magie et tantôt par leur argent, tantôt par leurs armées, tantôt par leurs flottes, elles exercent sur la marche des événements une action décisive. Parmi ces nations du nord, il en est une dont le progrès a été plus marqué que celui de toute autre : c'est l'Angleterre.

Je veux mesurer d'abord l'étendue de ce progrès, puis en démêler les causes, afin de saisir, en cet exemple plus frappant, la raison de la prépondérance croissante des peuples germaniques.

Pour ne pas hasarder des affirmations contestables, je ne m'occuperai que du progrès matériel, économique, du progrès qui peut se mesurer par des chiffres : celui de la population et de la richesse. La comparaison des qualités morales et des facultés intellectuelles des différents peuples est une question si délicate, si sujette à contestation, que je ne veux même pas l'effleurer. Quand je ferai voir que l'Anglo-Saxon a certaines aptitudes et certaines vertus qui favorisent singulièrement la production de la richesse, on ne doit pas en conclure que, d'après moi, il est supérieur aux hommes d'une autre race. La valeur relative des nations ne se mesure ni au chiffre de leur population, ni à celui de leur production. Le petit peuple de l'Attique a rendu à l'humanité plus de services que les vastes agglomérations d'hommes qui formèrent les empires de Ninive et de Babylone. Mais quoique je n'ignore pas que les questions qui touchent à l'avancement de la morale, des lettres ou de la science ont un attrait plus grand, je désire ne traiter ici qu'un problème d'économie politique. Je ne veux pas chercher la cause de résultats contestables, mais les raisons de faits incontestés.

Vers le milieu du *xvi^e* siècle, au commencement du règne d'Élisabeth, quelle était la force de ce peuple, d'un sang si mêlé, aux descendants duquel on a donné récemment le nom d'Anglo Saxons ?

Suivant Guicciardini, d'ordinaire très-bien renseigné, l'Angleterre comptait de son temps deux millions d'âmes, moins que la ville de

Londres, maintenant ; d'après d'autres écrivains, il faudrait élever ce chiffre à trois millions. La Grande-Bretagne n'avait pas de marine, presque tout le commerce était fait par la Hanse et principalement par les Flamands. Dans Londres même les principaux commerçants venaient des provinces néerlandaises. Les fabricants les plus habiles, les meilleurs ouvriers appartenaient à ce pays, et Londres seul en comptait plus de 18,000.

L'Angleterre exportait des matières premières, de la laine, de l'étain, des peaux, du blé dans les Pays-Bas, qui lui renvoyaient en échange les produits de leur industrie, le drap, la toile, des armes, du fer travaillé, etc. (1). Là où l'industrie produisait ses merveilles s'était aussi amassé le capital. En ce temps-là, quand le pays, qui maintenant prête des milliards aux deux mondes, qui exécute les trois quarts des chemins de fer du globe et qui aux jours de crise prend à sa solde tous les souverains de l'Europe, quand l'Angleterre avait besoin d'argent elle était réduite à l'emprunter à une ville flamande, à Anvers. C'est ainsi que, même en 1557, la reine Marie demande à cette place la somme de 30,000 livres sterling, qu'elle n'obtient qu'au taux de 14 p. c. et moyennant la garantie de la bonne ville de Londres, précaution peu flatteuse pour le crédit de la couronne britannique.

Tandis qu'en Angleterre le taux habituel de l'intérêt était de 10 p. c., dans les Pays-Bas il n'était que de 5 à 6 1/2, ce qui prouve combien la richesse y était plus grande.

L'agriculture en Angleterre était encore barbare, et le peuple ne se nourrissait que de mauvais pain de seigle. Il n'y avait point de routes, point d'échanges, nulle activité, nul pouvoir d'association ni d'accumulation. En Flandre, au contraire, la division du travail et de la propriété, la proximité des villes, et de bons moyens de communication avaient permis à l'agriculteur de cultiver la terre avec un soin et une intelligence que, même de nos jours, peu d'autres pays ont égalés. Ce sont encore les Flamands qui vers cette époque apprirent aux Anglais à tirer meilleur parti de leur sol fertile, à

(1) La supériorité des Pays-Bas sur l'Angleterre se prolongea pendant tout le xviii^e siècle. Voy. le curieux ouvrage de Andrew Jarranton, *England's improvement by sea and land. To out do the Dutch without fighting.* — London, 1677.

cultiver des produits variés tels que les navets, les carottes, le houblon et toutes les sortes de légumes. S'il est permis de citer un détail significatif que l'histoire n'a pas dédaigné d'annoter, la femme de Henri VIII, Catherine d'Aragon, faisait venir ses salades de la Flandre; et Henri VIII se plaignait souvent de l'habileté des Flamands établis dans ses États, dont la concurrence ruinait ses sujets et les poussait ainsi à la mendicité et au crime.

Les villes de l'Angleterre ressemblaient plus aux campements primitifs d'une tribu sauvage qu'aux cités d'un illustre royaume. C'étaient des amas de huttes et de maisons en torchis, sans cheminées et presque sans fenêtres. Quand Érasme, quittant les belles et opulentes villes de la Flandre, arriva à Londres, son étonnement fut grand de voir, comme il disait, cette ville faite de boue et de paille.

Ainsi, dans une île sauvage et brumeuse de l'Océan, deux à trois millions d'hommes sans marine, sans commerce, sans industrie, sans capital, sans colonies, sans puissance, ni pour s'associer, ni pour accumuler, ni pour échanger, forcés d'emprunter à leurs voisins des bords de l'Escaut les éléments de la civilisation et les moyens de se perfectionner dans les trois branches principales de la production, telle est la force ou plutôt telle est la faiblesse de la race anglo-saxonne au xvi^e siècle.

D'autre part, voyez l'Espagne : elle possède le Portugal, la plus belle partie de l'Italie et les Pays-Bas, c'est-à-dire les pays les plus commerçants, les plus riches, les plus éclairés de l'ancien monde. Du nouveau monde elle tient à peu près tout ce qui est connu. En Afrique, en Asie, elle a des colonies magnifiques. Enfin elle a l'or, cette puissance nouvelle, qu'à chaque saison ses galions lui apportent.

Quel contraste entre l'Angleterre et l'Espagne ! Celle-ci domine l'Europe par la valeur de ses bandes aussi renommées pour leur férocité que pour leur indomptable bravoure. L'Italie est dans ses mains ; l'Allemagne ne lui échappe que par la Réforme; la France, vaincue à Pavie, puis à Saint-Quentin, s'humilie par le traité de Cateau-Cambrésis. Les flottes de l'Espagne couvrent l'Océan. Jamais le soleil ne se couche sur ses possessions. Reine des mers, elle tient le sceptre du monde. L'Angleterre, au contraire, dénuée de tout ce qui fait une nation riche et puissante, n'exerce aucune influence sur le

cours des événements. Deux siècles passent : tout est changé. L'Espagne est tombée, l'Angleterre a pris sa place ; et, chose remarquable, le progrès de celle-ci a été pour ainsi dire en raison directe de la décadence de celle-là.

Suivons ce double mouvement d'un coup d'œil rapide. Il commence sous Élisabeth. Par suite de la guerre avec Philippe II, les Flamands établis en Angleterre sont persécutés ou ruinés ; la Hanse perd ses privilèges ; les Anglais s'essayent à faire leurs transports eux-mêmes. Les premières tentatives de colonisation dans l'Amérique du Nord datent de ce temps-là. L'ancienne compagnie des Indes-Orientales est fondée. Le commerce de Londres s'étend en Asie et en Afrique. Pour repousser l'*Armada*, Élisabeth équipe une flotte royale, qui est l'humble origine de la marine britannique. Drake, Cavendish, Hawkins, avec de légers vaisseaux, fin voiliers, s'emparent des lourds galions espagnols, menacent les colonies et les côtes de l'Espagne et prennent même Lisbonne et Cadix.

Sous Cromwell, la puissance anglaise grandit rapidement. Les colonies d'Amérique se développent. Les luttes de rivalité commerciale avec la Hollande commencent. L'Angleterre fait sentir le poids de sa volonté dans les affaires européennes et prend aux Espagnols une partie des Antilles. La Hollande est définitivement perdue pour l'Espagne.

Puis viennent les grandes guerres de la fin du xvii^e siècle et du commencement du xviii^e, dans lesquelles Guillaume d'Orange, sur le trône d'Angleterre, fait reculer le despotisme envahissant de Louis XIV. Les Anglais s'emparent de la nouvelle Écosse et de Terre-Neuve en Amérique, de Gibraltar en Europe. Le déclin de l'Espagne se précipite.

Pendant la guerre de sept ans, l'Angleterre défend l'équilibre européen et soutient la Prusse contre la France. Elle gagne le Bengale, le Canada, le cap Breton, Tabago, etc. Durant le xviii^e siècle, l'Espagne perd l'Italie et la Belgique et descend définitivement au rang d'une puissance de second ordre.

Les treize États d'Amérique se séparent de la mère patrie, et l'Angleterre, obligée de consentir à leur émancipation définitive, semble devoir reculer. Pourtant jamais elle ne se montre plus formidable que pendant ces guerres de la Révolution et de l'Empire qui se terminent par la chute de Napoléon. Ces luttes de géants, où

par moments elle résiste à la fois à l'Europe coalisée et à l'Amérique, et où elle dépense près de vingt-cinq milliards durant 22 ans de guerre continuelle, loin d'affaiblir la Grande-Bretagne augmentent considérablement ses forces et ses possessions. Elle s'étend dans l'Inde et enlève une partie des colonies de la Hollande qui, malheureusement pour elle, avait été unie à la destinée de la France. A la paix, elle garde Malte, la Trinité, le Coromandel, Ceylan, le cap de Bonne-Espérance, Demérari, etc.

Depuis 1815 jusqu'à nos jours, nous la voyons, profitant de la paix, créer chaque année des forces nouvelles; sans cesse sa marine augmente, son industrie grandit, son agriculture se perfectionne, sa population s'accroît, ses colonies prospèrent, son commerce s'étend, sa richesse s'accumule.

De l'autre côté de l'Océan, des États, issus de l'Angleterre, disposant de terres illimitées, libres du poids des taxes qui pèsent si lourdement sur l'antique métropole, se développent avec une rapidité plus étonnante encore.

Dans le même temps, l'Espagne perd ses colonies; et tandis que celles-ci, plus misérables depuis leur affranchissement, se consumment dans la guerre civile, la mère patrie, sans cesse ballotée entre le despotisme et l'anarchie, arrivée au bas de sa chute, reste stationnaire, alors que tout marche autour d'elle.

J'ai indiqué en quelques traits ce qu'était la race anglo-saxonne vers le milieu du xvi^e siècle. Je citerai quelques faits qui peuvent servir à mesurer la puissance qu'elle a atteint après trois cents ans de progrès continus, très-lents d'abord, mais devenant de plus en plus rapides et s'accéléraut pour ainsi dire dans une progression géométrique.

Et d'abord voyez l'Angleterre: elle enserre, semble-t-il, le globe en ses mains. Au nord, par l'île d'Héligoland, elle bloque l'entrée de la Baltique et l'embouchure des fleuves de l'Allemagne centrale, et tient la clef des mers septentrionales, Par Jersey et Guernesey, elle surveille les côtes de la France et les arsenaux maritimes de Brest et Cherbourg. Par Gibraltar, elle garde l'Espagne sous le feu de ses canons et elle ferme à son gré la Méditerranée. Par Malte, elle pèse sur l'Italie et sur la Sicile. Par les îles Ioniennes, elle commande la Grèce et l'Archipel. L'Égypte n'est plus pour elle que le grand chemin des Indes. Au moyen de Périm, elle tient la mer Rouge; par Aden, elle

commande à la fois l'Arabie et la Perse ; par l'île Maurice, elle surveille l'Océan indien. Puis vient Ceylan et l'Inde, c'est à dire un empire immense de cent soixante millions d'hommes. Par Singapour, elle domine le détroit de Malacca et le passage vers les mers du Japon et de Bornéo et vers le Pacifique. Du haut du rocher de Hong-Kong, elle fait trembler toute la Chine ; et, si elle le voulait, ainsi que le prouvait naguère le prince de Joinville, elle soumettrait bientôt à sa loi les quatre cent millions d'habitants du Céleste-Empire avec plus de facilité qu'elle n'a réduit la province du Bengale. Dans le même hémisphère elle possède la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Zélande, la terre de Van Diemen, en un mot, la cinquième partie du monde. Si l'on revient par le cap Horn, à peine a-t-on doublé la Terre de feu, qu'aux îles Falkland on retrouve encore le drapeau de Saint-George.

Le cap de Bonne-Espérance met dans ses mains l'Afrique méridionale, qu'elle conquiert peu à peu par ses commerçants et par ses missionnaires. Par Sainte-Hélène et l'Ascension, elle surveille l'Océan atlantique du sud ; par ses possessions de la Guyane et des Antilles, l'Océan équatorial et le golfe du Mexique ; par les Barbades et Terre-Neuve, l'Océan septentrional. Enfin elle possède tout le nord de l'Amérique, le Canada, la Nouvelle-Écosse, les territoires de l'Orégon, l'île Van-Couver, où la découverte récente de l'or va renouveler les merveilles de l'Australie et de la Californie.

Ainsi elle embrasse le globe dans un réseau de possessions, de colonies, de forts reliés les uns aux autres par ces forteresses mobiles qu'on a nommés des villes flottantes, c'est-à-dire par des vaisseaux de ligne.

L'importance de son commerce et le chiffre merveilleux de sa production industrielle étonnent encore davantage que l'étendue de son empire. Sa marine marchande comptait à la fin de 1857 4,142,274 tonneaux de navires à voiles, et 417,466 tonneaux de navires à vapeur.

Jamais depuis que le monde existe on n'a vu un amas de richesses comparable à celui qui s'accumule dans cette petite île perdue sur la surface des mers. Ni Babylone, ni Ninive, ni Tyr, ni Carthage dans l'antiquité ; ni Gênes, ni Venise, ni les villes hanséatiques dans les temps modernes, n'offrent rien de pareil à ce fabuleux commerce qui ne s'estime plus par millions, mais par milliards. De même que, quand on parle du nombre des étoiles, il faut employer des

chiffres qui écrasent l'imagination et dépassent l'intelligence, ainsi lorsqu'on veut compter les richesses de ce peuple laborieux, on arrive à des résultats que nous pouvons nombrer mais que nous cessons de comprendre.

Tout ce que l'univers produit de beau, de précieux, de fin, d'exquis, est porté à Londres. Les oranges y sont aussi abondantes qu'à Palerme, et les ananas aussi communs qu'aux Antilles. C'est pour Londres que mûrissent les meilleurs vins, que se file la plus belle soie, que se font les plus fins tissus de Lyon et de Cachemire. La Grande-Bretagne est le marché du monde : métaux précieux, blé, coton, laine, riz, sucre, thé et toutes les marchandises affluent des diverses parties du globe et y trouvent des acheteurs. De l'Orient et de l'Occident, de l'Australie et de la Californie, l'or coule en deux flots non interrompus vers la Banque d'Angleterre, d'où il se déverse ensuite sur le monde.

En 1857, le total des importations et des exportations s'est élevé à 309,801,572 livres sterling ou sept milliards sept cent cinquante millions de francs. En y ajoutant les métaux précieux, on arrive au total général de huit milliards cinq cents millions de francs.

Les navires employés au transport de ces marchandises mesuraient ensemble 23,178,792 tonneaux.

Grâce au génie des inventeurs et à la persistance des hommes d'application, l'industrie dispose d'une puissance qui confond. Watt et Stephenson, Hargreaves et Arkwright créent des machines que semble animer une parcelle de l'âme humaine. Ce n'est plus seulement du fer, de l'acier et du cuivre, ce sont des êtres intelligents. Partout les forces illimitées de la nature remplacent l'effort borné de l'homme. Partout rugit la vapeur qui met au service de son maître l'effort de six cents millions d'hommes, ce qui fait que chaque famille a à ses ordres 125 esclaves toujours travaillants, qui en échange de leurs services ne demandent ni nourriture, ni vêtement, ni liberté (1). On estime que, dans les manufactures seulement, la mécanique fait l'œuvre de plus de 70,000,000 ouvriers.

En 1856, le nombre des manufactures était de 8,117, dont 2,210 pour le coton, 1,508 pour la laine cordée, 825 pour la laine peignée, 417 pour le lin et le chanvre et 460 pour la soie.

(1) Voy. Carey. *Principles of social science* — 1858. T. II, p. 207.

Le nombre des broches a été porté de 25,638,716 en 1850, à 33,503,580 en 1858; le nombre des métiers mécaniques, de 298,916 à 369,205. La valeur totale des produits de l'industrie et des mines s'élève à une somme énorme.

L'agriculture elle-même, longtemps négligée, a été poussée en ces dernières années à un degré de perfection qui étonne. Le total de la production agricole doit monter au moins à 10 milliards de francs par an. La récolte de froment s'est élevée de 2 millions de quarters au temps des Stuart, à 13 millions en 1854.

Pour renverser le premier empire français et pour établir l'indépendance des colonies espagnoles d'Amérique, l'Angleterre a dépensé depuis le commencement du siècle, tant en armements qu'en emprunts souscrits, près de 30 milliards de francs.

Dans ces dernières années, on évalue que ce pays est intervenu pour les 3/4 dans la dépense de tous les chemins de fer et télégraphes électriques établis en Europe, en Amérique, en Afrique et en Asie. On compte qu'elle a contribué pour 10 à 11 milliards dans la construction de ces grandes voies de la civilisation. La dernière crise financière a fait voir que l'Angleterre possédait, en ce moment-là, pour plus de 2 milliards de valeurs américaines.

La population croît moins vite que la richesse, mais elle augmente aussi avec une rapidité inouïe. Pour la Grande-Bretagne, elle s'est élevée, de 10,578,956 en 1801, à 20,959,477 en 1851, c'est-à-dire qu'elle a doublé en un demi-siècle, tandis qu'en France, pendant le même temps, la population, de 29,800,000 en 1800, s'est élevée seulement à 36,000,000 en 1851, et que, maintenant même, dans ces dernières années, elle tend à décroître.

Pour se rendre un compte exact de la puissance de la nation anglaise, il ne faut pas oublier qu'elle tient sous ses lois toute l'Inde et qu'elle fait trembler le reste de l'Asie. On l'a vue récemment, et pour ainsi dire au même moment, frapper l'Arabie à Jeddah, imposer ses conditions à la Perse, dompter le Haut-Indoustan et s'ouvrir de vive force l'Empire chinois, c'est-à-dire qu'elle forçait six cents millions d'hommes à subir sa volonté et à reconnaître sa suprématie.

Mais si l'on veut se faire une idée encore plus grande de la puissance d'expansion de la race anglo-saxonne, il faut la suivre au delà de l'Océan, dans les colonies anglaises, où on la voit, libre d'entraves

et de taxes, aux prises avec une nature vierge qu'elle dompte à sa guise et à qui elle arrache des richesses sans cesse croissantes. Mentionnons rapidement quelques faits qui peuvent servir à mesurer les progrès accomplis.

En 1790, on comptait dans les 17 États unis à peu près 4 millions d'hommes. En 1880, il y avait 31 États et 8 territoires avec une population de 23 millions d'âmes, qui déjà en 1855 s'élevait à 27 millions. Aujourd'hui, en 1889, on compte 33 États, 6 territoires et près de 30 millions d'habitants.

Je ne veux pas multiplier inutilement les chiffres, mais il faut en citer quelques-uns pour indiquer la puissance de production de cette population croissante.

Déjà, pour l'année 1855, le dernier relevé officiel publié jusqu'à ce jour, portait le tonnage de la marine marchande à 5,212,001 ton. pour les navires à voiles, et 770,285 pour les navires à vapeur; c'est-à-dire que le tonnage à vapeur était presque double de celui de l'Angleterre et qu'il surpassait celui de toute la marine marchande de la France, et que le tonnage à voiles était plus considérable que celui de toute l'Europe réunie moins l'Angleterre.

Quoique l'argent soit cher aux États-Unis en raison de l'emploi très-fructueux qu'on en fait, ce pays doit être considéré comme étant déjà plus riche que la France et même que l'Angleterre. En effet, la population y dépasse celle de ce dernier pays, et chaque citoyen y est beaucoup mieux pourvu et jouit d'une plus grande aisance. D'après l'estimation faite par le secrétaire du Trésor, la production totale du territoire de l'Union se serait élevée en 1855 à 13 milliards de francs, soit le triple du produit de l'année 1840.

Au 1^{er} janvier 1859, la longueur des chemins de fer en exploitation avait atteint le chiffre de 27,857 milles (9,266 lieues) ayant coûté le capital énorme de 981,047,364 dollars (8,093,551,000 frs.), soit trois fois plus qu'en Angleterre et cinq fois plus que la France ou que l'Allemagne, y compris la Prusse. Plus de 6,000 milles de railways sont en construction.

Dans 26 des États seulement on comptait 1,896 banques avec un capital de 343,874,272 dollars, équivalant à bien près de 2 milliards de francs.

En 1850 il existait aux États-Unis 121,993 établissements industriels avec un capital de 818,149,108 dollars, produisant par

an pour 1,010,623,779 dollars d'objets manufacturés, et distribuant en salaires 232,957,440 dollars, soit une moyenne de 248 dollars (1,240 frs) par ouvrier ou ouvrière.

La richesse nationale des États-Unis était estimée à 110 milliards de francs en 1858 (1).

Si, d'après les progrès accomplis dans le passé, il est permis de prévoir ceux que prépare l'avenir, on verra se développer au delà de l'Atlantique une puissance dont aucun empire dans l'histoire ne peut nous offrir l'exemple. La population continuant à doubler tous les 22 ans, ainsi que cela a eu lieu régulièrement depuis deux siècles, les États-Unis compteront, vers l'an 1900, 100 millions d'habitants disposant d'un capital incalculable, car la richesse paraît croître bien plus vite encore que la population. Et, chose à noter, ces cent millions d'hommes seront tous propriétaires, instruits, au moins d'une façon élémentaire, libres et égaux en droit, tandis que les États européens tendent à s'affaiblir par la guerre entre les souverains et par la rivalité de plus en plus vive des propriétaires et des prolétaires, des classes instruites et des classes qui ne le sont point.

Jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, les habitants de l'Union n'occupaient que le territoire situé aux bords de l'Atlantique, à l'est des monts Alleghany, territoire qui est composé en grande partie de terres sablonneuses de médiocre qualité. Depuis peu de temps seulement la population s'étend dans la vallée du Mississipi que M. de Tocqueville appelle la plus magnifique demeure que Dieu ait préparée pour l'homme. Le bassin du géant des fleuves, qui mesure six millions de milles carrés, comprend en terres arables d'une grande fertilité au moins 3 millions de milles, soit un espace 25 fois plus étendu que le sol arable de la Grande-Bretagne et 10 fois plus grand que celui de la France : en le supposant seulement peuplé comme l'est le Massachussets, il offrira un espace suffisant pour faire vivre dans l'abondance 360 millions d'hommes, non compris les contrées situées le long de l'Atlantique et du Pacifique, et sans compter le Mexique et l'Amérique centrale qui seront inévitablement annexés à l'Union soit par l'esprit d'entreprise des particuliers, soit par les armes du gouvernement. Ce vaste bassin du Mississipi présente des plaines d'une étendue immense et d'une pente à peu près insensible, configuration

(1) *Économiste belge*, 20 octobre 1858.

unique sur le globe, ainsi que l'affirme M. de Humboldt, et qui permet d'établir partout, avec une grande facilité, des canaux et des chemins de fer, là où font défaut les affluents du fleuve principal, déjà navigables sur de grandes longueurs.

Dans la Pensylvanie, dans l'Ohio, dans l'Illinois, dans le Missouri, dans l'Arkansas, dans l'Alabama, le charbon abonde et la disposition régulière et horizontale des couches permet d'en poursuivre l'exploitation sur une étendue incomparablement plus grande que partout ailleurs. En outre, les veines dans l'Ohio et dans l'Illinois sont plus puissantes que celles mêmes de New-Castle.

Le minerai de fer se rencontre en abondance : dans le Missouri il forme des montagnes de 700 pieds de haut et de plusieurs milles de circonférence. Ces *Iron-mountains* seules présentent aux générations à venir des exploitations inépuisables.

Dans les plaines fertiles de la Californie, la production de l'or s'élève à une valeur qui égale déjà celle de la moitié de toute la production minérale de la Grande-Bretagne. Les 400 milles carrés qui sont exploités fournissent annuellement au moins 300 millions de francs, et la superficie des gites exploitables est évalué à 11,000 milles carrés (1). Il y a là pour les côtes du Pacifique une cause de progrès rapides et durables, dont il est difficile de voir les limites. — Comme le dit le consul de France à San-Francisco, M. Dillon, « le rôle que jouent dans certaines contrées d'Europe ces deux grands éléments, la houille et le fer, les mines d'or le joueront ici. Elles serviront à faire pousser, si je puis m'exprimer ainsi, des centres de consommation à côté des centres de production, et les villes déjà importantes où le quartz aurifère se traite sur une grande échelle remplaceront, pour la Californie, Manchester, Birmingham ou Saint-Étienne. »

Dominant à la fois les deux grands océans, l'Atlantique et le Pacifique, possédant une étendue de côtes et un nombre de ports plus grand qu'aucune autre nation, doué de plus d'audace et d'esprit d'entreprise que l'Anglais, le peuple américain aura avant peu

(1) Voy. *Revue des Deux-Mondes*, 1839. *Les Américains sur le Pacifique*, par M. Ed. du Hailly.

d'années une marine commerciale plus puissante que celle de tous les autres peuples de la terre ensemble.

Que la Confédération reste unie ou qu'elle se divise, le progrès se poursuivra, car il procède de causes économiques et générales : la fertilité du sol et les aptitudes de la race qui l'occupe.

Déjà, dans ses relations politiques, l'Europe commence à sentir le poids de cet État grandissant. Quoiqu'il prétende se tenir renfermé dans les bornes d'une stricte neutralité, quand il intervient dans les affaires de l'ancien monde, c'est avec une fermeté, une décision dont sont incapables nos États accablés de difficultés de toute espèce.— Il suffit de rappeler comment, à Smyrne, le commandant d'une frégate américaine, M. Ingraham, sauva des mains autrichiennes le réfugié Martin Koszta, en 1853, et comment furent abolis les droits du Sund. L'Angleterre elle-même, d'une fierté presque arrogante avec les autres nations, montre à l'égard de sa fille émancipée un esprit de douceur et de conciliation plus que maternel, ainsi que l'ont fait voir les débats récents touchant le droit de recherche et l'Amérique centrale. Des fils de coton suffisent à enchaîner les bras robustes de John Bull.

Ainsi, dans le passé, une population qui double tous les vingt-deux ans et une richesse qui s'accroît plus vite encore ; et pour l'avenir, comme éléments de développement, 4 à 5 millions de milles carrés de terre fertile s'étendant depuis la région des céréales jusqu'à la région du coton, du café et de la canne à sucre, des voies de communication plus nombreuses ou plus faciles à établir que partout ailleurs, des mines de fer, de houille et d'or d'une richesse incalculable : voilà ce que nous offre l'étude du progrès économique de l'Union américaine.

Si nous suivons l'Anglo-Saxon dans les colonies non encore émancipées de l'Angleterre, nous voyons se reproduire, sur une moindre échelle, le même spectacle que nous présente l'Amérique du Nord.

Déjà le Canada compte une population de plus de 3 millions d'hommes, et, en ce moment, comme preuve de sa puissance industrielle, on le voit jeter sur le Saint-Laurent un pont gigantesque de plus de deux milles, ouvrage d'art sans exemple, devant lequel reculerait plus d'un grand État européen.

En même temps, de l'autre côté du continent américain, sur le

Pacifique, dans la Colombie britannique, l'or trouvé sur les bords de la rivière Frazer semble devoir amener le merveilleux développement d'une autre Californie.

L'Australie, qui n'était peuplée naguère encore que par les plus difformes des hommes et par les plus étranges des animaux, présente maintenant des villes qui peuvent rivaliser avec les plus belles cités de l'Europe, et une population de près d'un million d'habitants qui forme sans contredit la plus riche communauté de l'univers (1). Le revenu public, voté par des Chambres électives et payé sans nul effort, monte à près de 140 millions de francs, et le total des exportations et des importations à 1,142,188,900 fr., soit 1,100 fr. par tête, ou 8,000 fr. par famille. En suivant cette proportion, le chiffre du commerce de l'Angleterre devrait s'élever à 30 milliards, et celui de la France à 36 milliards. — L'Australien fait donc avec les pays étrangers quatre à cinq fois plus d'affaires que l'Anglais, et huit à dix fois plus que le Français. Si la richesse était aussi grande en France et en Angleterre qu'en Australie, le revenu public de ces deux pays devrait être pour chacun de 8 milliards, et cette comparaison ne suffit même pas à donner une idée de la supériorité de l'Australie sous le rapport matériel, car tandis qu'en Europe les impôts pèsent lourdement sur les peuples, à nos

(1) Voici quels étaient la population et le commerce de l'Australie au 1^{er} janvier 1857 :

	Population.	Revenu.	Importations.	Exportations.
New-South-Wales . . .	286,873	1,158,468	5,460,917	3,430,880
Victoria	403,519	3,369,351	13,962,269	15,489,760
South-Australia	104,708	456,414	1,099,180	1,398,367
Western-Australia . . .	14,000	"	122,938	44,000
Tasmania	81,492	419,913	1,442,108	1,207,862
New-Zealand	46,193	188,328	710,868	318,433
TOTAUX. . .	938,685	5,592,374	23,798,254	21,889,302

L'*Argus de Melbourne* porte la population du groupe australien, au 1^{er} janvier 1858, calculée d'après le chiffre des naissances, des décès et de l'immigration, à 1,037,500, soit en une année une augmentation de 10 p. c. A ce compte la population doublerait en bien moins de 10 ans.

antipodes, ils forment une partie si minime de la fortune privée, qu'ils paraissent ne point exister. L'accroissement de la richesse et de la population semble donc devoir être là aussi rapide au moins que dans l'Union américaine.

Résumons par quelques chiffres ce tableau très-incomplet du progrès de la race anglo-saxonne. Il y a trois cents ans, elle était représentée par trois millions d'individus sans industrie, sans marine, sans colonies, sans influence sur le train du monde. Il y a un demi-siècle, les Anglo-Saxons, sur les deux rives de l'Atlantique, étaient au nombre de 18 millions; aujourd'hui, répandus dans toutes les parties du globe, ils sont déjà 55 millions, avec une marine marchande de près de 10 millions de tonneaux et une puissance de production pour ainsi dire illimitée, régnant en maîtres sur 175 millions d'hommes et faisant plier sous leurs volontés toute l'Asie et l'Amérique. Dans cinquante ans, ils seront probablement 150 millions, dominant peut-être la Chine et l'Inde, c'est-à-dire 600 millions d'hommes. Dès lors sera assurée, semble-t-il, la prédominance de cette race de travailleurs dans les événements futurs dont notre planète est destinée à être le théâtre.

L'Espagne — jadis l'État souverain dans les deux hémisphères — a suivi une marche parallèle, mais inverse. Sauf en ces dernières années où elle a ressenti, en quelque mesure, l'effet inévitable de la prospérité générale que quarante années de paix ont donnée à l'Europe occidentale, elle a vu sans cesse décroître sa population, ses forces, sa richesse et son influence depuis le xvi^e siècle. Autrefois l'une des plus opulentes contrées de notre continent, elle en est aujourd'hui la plus pauvre, après la Turquie. Elle a perdu successivement ses possessions européennes, ses colonies, son industrie, son commerce, sa marine, et, sans la protection de l'Angleterre et de la France, quelques bandes, parties des rives naguère encore inhabitées du Mississipi, lui enlèveraient sans effort le dernier fleuron de sa riche couronne, Cuba, la perle des Antilles. Grenade est tombée de 400,000 habitants à 60,000; Séville de 300,000 à 96,000; Tolède de 200,000 à 15,000; Mérida de 40,000 à 5,000; Valence de 600,000 à 60,000; le diocèse de Salamanque, qui avait jadis 127 cités et villages, n'en a plus que 13. En 1778, on comptait plus de 1,511 villages abandonnés, et depuis lors ce nombre est encore augmenté. Avec un territoire cultivable en céréales, aussi

grand et aussi étendu que celui de la France, le rendement total de l'Espagne est tombé à 66 millions d'hectolitres, tandis que celui de la France, où la culture est pourtant encore très-arriérée, est de 140 millions.

J'ai essayé de montrer un fait incontestable, le prodigieux accroissement de la richesse et de la population chez la race anglo-saxonne, progrès qui frappe plus encore, quand on le compare à la décadence presque parallèle de l'Espagne. Mais il est plus facile de constater les faits que d'en démêler les causes. Ces causes, il est probable que je ne les vois pas toutes, et je ne puis même développer ici toutes celles que je vois. Je me contenterai de marquer les principales, celles qui dominent ou expliquent les autres.

Quoique le progrès dont je m'occupe soit un progrès tout matériel : l'accroissement de la population et de la production, il est certain que les causes qui l'ont produit sont des causes de l'ordre moral. C'est à mes yeux un des grands mérites de l'économie politique, que, pour expliquer la prospérité des peuples, elle doive toujours remonter à quelque vertu et à quelque science, à une aptitude de l'esprit ou à une qualité du caractère.

Ayant cherché avec attention la racine de la croissance extraordinairement rapide des peuples d'origine anglaise, j'ai cru en trouver trois raisons dominantes : d'abord leur aptitude au travail ; secondement leur aptitude à vivre libres et à s'associer spontanément ; troisièmement le caractère de leurs croyances religieuses.

C'est à tort que certains économistes, et récemment encore MM. Bastiat et Proudhon, ont dit que le travail était l'unique source de la richesse. Tout produit vient du travail ; mais tout le produit n'en vient pas. Néanmoins il est généralement vrai que plus chez un peuple les travailleurs seront nombreux, actifs et surtout intelligents, plus ce peuple sera prospère.

Le travail, pour être très-productif, doit être à la fois persévérant et prévoyant. Il exige donc non-seulement un déploiement de forces physiques, mais aussi un déploiement de forces intellectuelles et morales. Tout travail est un effort et une peine en vue d'un avantage à venir : on dompte la paresse et on renonce au repos pour jouir plus tard d'un bien-être plus grand. Le travail est donc l'effet tout à la fois d'un calcul intelligent et d'un sacrifice préalable inspirés par la force de la raison. Les peuples dont la raison est faible, qui

vivent par les sens et qui, par suite, veulent jouir immédiatement, sont, en général, mauvais travailleurs. La nécessité les oblige à autant d'efforts que les autres; mais, comme ils ne savent ni travailler avec constance, ni accumuler les fruits d'un travail passé dans le but de créer des instruments de la production future, ils demeurent pauvres, et leur condition ne peut s'améliorer.

Ainsi, dans l'Amérique du Nord, on voit des Indiens qui bâlent des bateaux. C'est un rude labeur qu'ils accomplissent dans un pays où le salaire est élevé, et pourtant ils vivent misérables. Avec un travail de moitié moins fatigant, ils pourraient satisfaire tous leurs besoins et se préparer un meilleur sort; mais, incapables de prévoir, ils vivent au jour le jour, croupissant dans la paresse, et ne sortent de leur inaction que quand la faim les arrache forcément à leur torpeur habituelle. Ils sont complètement incapables d'épargner et de capitaliser.

L'ouvrier anglais ou américain est à la fois le plus énergique travailleur que l'on connaisse et celui qui sait le mieux accumuler du capital, c'est-à-dire réunir et disposer des forces en vue d'obtenir dans l'avenir un plus grand produit par un moindre effort. Les capitaines de navire comptent que, pour remplacer un matelot anglais, il faut trois lascars. L'amiral Clément de la Roncière-le-Nourry estime que la force musculaire du matelot anglais est à celle du matelot français comme 5 est à 4.

A Calcutta, malgré l'influence défavorable de la chaleur, on a remarqué qu'un ouvrier chinois faisait plus de besogne que trois Indous, et qu'un Anglais en faisait un bon tiers de plus qu'un Chinois.

Quand on a comparé l'ouvrage exécuté en un temps donné, dans les manufactures et dans les forges, par les ouvriers anglais et par la moyenne des ouvriers du Continent, on a constaté que les premiers produisaient un cinquième de plus que les seconds.

Cette observation est confirmée par un autre fait, c'est que les mécaniciens et les ouvriers anglais appelés sur le Continent, gagnent, en général, un quart de plus que les autres, et que les patrons ne regrettent pas le salaire qu'ils leur donnent.

L'Anglo-Saxon semble éprouver un plaisir austère à dompter la nature par le travail. Il s'applique à sa tâche avec une fougue silencieuse, avec une ardeur presque enthousiaste, avec une opiniâtreté

indomptable (1). Il y déploie cette *furia* que les Français mettent dans les combats et l'Espagnol dans ses danses. Comme le remarque Emerson, l'Anglais est le premier *wealth-maker* du monde. Dans le cours d'une année, il travaille durant un plus grand nombre d'heures que tout autre homme, et le travail semble être pour lui à la fois une mission, un instinct et un plaisir.

Les faits les plus décisifs prouvent cette supériorité du travailleur d'origine anglo-saxonne. Chaque fois qu'il s'est trouvé en présence d'hommes de la race latine, soit de Français, soit d'Espagnols, ces derniers ont disparu ou ont été relégués dans une condition inférieure, par le seul effet de la concurrence agissant sous l'empire de lois égales pour tous.

Voici un fait curieux rapporté par M. de Tocqueville :

« Cette influence destructive se fait remarquer sur les Européens eux-mêmes. Des Français avaient fondé, il y a près d'un siècle, au milieu du désert, la ville de Vincennes sur le Wabash. Ils y vécutrent dans une grande abondance jusqu'à l'arrivée des émigrants américains. Ceux-ci commencèrent à ruiner les anciens habitants par la concurrence; ils leur achetèrent ensuite leurs terres à vil prix. Au moment où M. de Volney, auquel j'emprunte ce détail, traversa Vincennes, le nombre des Français était réduit à une centaine d'individus, dont la plupart se disposaient à passer à la Louisiane et au Canada. Ces Français étaient des hommes honnêtes, mais sans lumières et sans industrie; ils avaient contracté des habitudes sauvages. Les Américains, qui leur étaient peut-être inférieurs sous le point de vue moral, avaient sur eux une immense supériorité intellectuelle. Ils étaient industriels, instruits, riches et habitués à se gouverner eux-mêmes.

« J'ai vu moi-même au Canada, où la différence intellectuelle entre les deux races est bien moins prononcée, l'Anglais, maître du commerce et de l'industrie dans le pays du Canadien, s'étendre de tous côtés et resserrer le Français dans des limites trop étroites (2). »

Les voyageurs les plus récents confirment l'observation faite par M. de Volney et par M. de Tocqueville.

(1) *It shall try again*, est le mot d'ordre de l'opiniâtreté anglo-saxonne. M. Esquiros a bien mis en relief ce trait du caractère anglais dans l'une de ses remarquables études sur la Grande-Bretagne.

(2) *De la démocratie en Amérique*, t. III, ch. III.

Le Canadien, soumis à son curé, fuit la lecture, craint les innovations, recule devant le progrès. Les colons anglo-saxons, faisant plus produire à la terre au moyen d'engrais et de machines, ils la louent et l'achètent plus cher, et la propriété passe peu à peu entre leurs mains. A Québec et à Montréal, comme à la Nouvelle-Orléans et à Saint-Louis, l'Anglais et l'Américain, gagnant plus d'argent, offrent un plus haut prix des maisons, et accaparent les plus belles habitations situées et bâties par les Français dans le centre de la ville, tandis que ces derniers, écrasés par la concurrence, habitent, dans les faubourgs, des maisons de bois, ou bien vont s'éteindre dans la vie indépendante mais dangereuse du chasseur.

En 1830, Saint-Louis comptait 5,852 habitants, presque tous d'origine française. En 1855, la population s'élevait au chiffre de 100,000 âmes, et les Français avaient presque complètement disparu. A la Nouvelle-Orléans, sur 119,461 habitants, on en comptait encore 40,000 d'origine française; mais le commerce d'exportation est passé de leurs mains en celles des Yankees et des Allemands, et même le commerce de détail leur échappe peu à peu (1).

La supériorité de l'Anglo-Saxon comme travailleur agricole peut se mesurer par des chiffres assez exacts. M. Dussard a calculé que mille familles adonnées à l'agriculture produisaient :

	EN ANGLETERRE.	EN FRANCE.
Chevaux.	275	65
Moutons.	11,000	4,045
Boeufs	1,285	285
Hectolitres de grains.	56,000	40,000

Autre fait plus notable encore. Tandis que la production agricole dans les États romains est estimée à 17 francs par tête et par an, — chiffre donné par l'*Annuaire de la Revue des Deux-Mondes*, — elle s'élève en Angleterre à 350 francs.

Seul, l'ouvrier flamand, qui a aussi du sang saxon dans les veines, inférieur à l'Anglais comme ouvrier industriel, lui est supérieur comme ouvrier agricole. La bêche à la main, il a mis en cul-

(1) *Reisen in Nord-America*, 1853, von Dr Moritz Wagner und Dr Carl Scherzer, ch. XXVIII et XXXII.

ture une qualité de terre qui, en Angleterre, ne produit encore que des bruyères, des carex et des genêts. Chaque année, à l'époque des moissons, il s'enfonce en France, va jusqu'au delà de Paris, à soixante et soixante-dix lieues, souvent à pied, et revient, après quinze jours d'un travail inouï et des plus rudes privations, rapportant de quoi payer la chaumière qu'il habite. Depuis quelque temps, beaucoup de cultivateurs belges vont reprendre des fermes dans le département du Nord, dans la Picardie et jusque dans le Berry et la Sologne, et ils en payent un plus haut fermage, parce qu'ils font produire davantage à la terre (1).

L'une des causes qui rendent le travail agricole de l'homme du Nord plus productif, c'est qu'il aime la nature : il est *natur-freund*, comme disent les Allemands. Peu communicatif et même taciturne, trouvant sa joie au foyer, il place sa demeure au milieu des bois ou des terres, au centre de son exploitation, loin des villages. Même l'homme aisé ne craint pas de vivre en tout temps à la campagne, et il féconde le travail agricole en lui apportant sur place l'intelligence et le capital.

L'homme du Midi, au contraire, fuit l'isolement; il aime à s'entretenir avec ses semblables. La conversation est pour lui un plaisir et même un besoin. Volney (2) cite ce fait caractéristique,

(1) Voir *Correspondance agricole de Paris à l'Indépendance belge* (4 mai 1859).

(2) Volney raconte, dit madame de Staël, que les Français émigrés voulaient, pendant la Révolution, établir une colonie et défricher des terres en Amérique; mais de temps en temps ils quittaient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, causer à la ville; et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à cent lieues de leur demeure. Dans toutes les classes en France on sent le besoin de causer; la parole n'y est pas seulement comme ailleurs un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres. »

Bien différent est l'Anglais. Morné et concentré, il ne sait point ce que c'est que s'amuser; ne se plaisant qu'aux débats de la politique et au travail, il ne connaît pas cette galeté facile et expansive que les peuples du Midi ont de commun avec les enfants. En voyage, l'Anglais cause peu ou point avec ses voisins; au restaurant il veut en être séparé par une cloison.

L'auteur d'*Bolhem* (piquant récit d'un voyage en Orient. 1846) nous peint d'un trait ce côté du caractère anglais. En traversant le désert, il voit venir à lui un de ses compatriotes. « Allons-nous nous accoster ? A quoi bon ? Je ne pouvais m'imaginer ce que j'avais à lui dire. Nous nous saluâmes en silence, comme si

que souvent des Français dans l'Amérique du Nord faisaient six cents lieues pour aller causer à la ville. Aussi, soit par suite des traditions municipales, legs de l'antique esprit de Rome, soit par quelque disposition innée, les peuples de race latine préférèrent la vie de la cité à la vie de la campagne. Quoique l'hiver soit moins rude au Midi, les familles aisées ne se décident pas volontiers à passer cette saison loin de la ville.

En Angleterre, en Hollande, les maisons de campagne, les villas, les *cottages*, abondent. En Italie, en Espagne, dans le midi de la France, vous n'en rencontrez guère.

Tandis que, chez les peuples d'origine germanique, les fermes sont dispersées et que le village n'est formé que par les habitations des personnes non adonnées à la culture, au contraire, chez les peuples d'origine romane, les fermes sont groupées autour de l'église et et constituent le village. En Italie et en Espagne, le *country-gentleman* n'existe pas. Les propriétaires ne résident presque jamais dans leurs propriétés, et ceux mêmes qui occupent la terre s'éloignent le plus possible des champs qu'ils cultivent.

Comme le remarque très-justement un auteur italien (1), les cul-

nous nous étions croisés dans *Bond-street*. » Mais les guides arabes s'arrêtent pour causer, et les chameaux, animaux très-sociables, veulent se rapprocher et ramènent, malgré eux, les deux Anglais en présence. L'officier — c'était un officier des Indes retournant dans son pays — parla le premier. « Il était trop bien élevé pour m'adresser la parole comme s'il avait pu croire que je l'accostais uniquement par un sentiment de sociabilité ou par le puéril désir de causer avec lui. Il attribua mes avances à quelque louable envie d'avoir des renseignements statistiques. C'est pourquoi, quand nous fûmes à la portée de la voix, il dit : Je crois que vous désirez savoir jusqu'à quel point la peste sévit au Caire; mais je regrette de ne pouvoir vous donner le nombre exact des décès par jour. » Des *informations* et point de conversation, tout l'Anglais est là.

L'Anglais lutte contre l'ennui par le travail : c'est son seul moyen d'en venir à bout. S'il peut travailler depuis le réveil jusqu'à la nuit, il est satisfait. Il met son âme entière dans son travail, et dès lors ne craint point la solitude. Avec sa hache à la main et sa carabine sur l'épaule, il vitra au sein du désert, sans compagnie, sans entretien. Ce ne sont point là des qualités aimables, mais ce sont celles qu'il faut pour transformer une forêt vierge en une riche contrée.

Ces nuances de caractère qui distinguent l'homme d'origine latine de l'homme d'origine germanique, expliquent en grande partie, pourquoi le second fait surgir des empires là où l'autre n'a pu peupler une province.

(1) *Country life in Piedmont*, by Antonio Gallenga. « L'Italien, dit-il, n'aime pas la campagne : il craint par-dessus tout une habitation isolée. S'il ne peut

tivateurs du Midi ne connaissent point ces descriptions de paysage qui occupent une si grande place dans la poésie anglaise et allemande, à moins qu'on ne regarde comme telles les tableaux des raides jardins d'Alcine ou d'Armide, qui ne ressemblent pas plus à un paysage que les allées des Tulleries aux aspects de la nature.

Tandis que le manoir anglais est placé au centre d'un parc immense planté de chênes séculaires, la villa italienne est bâtie au milieu d'une vigne ou de quelques parterres entourés d'un mur et ornés de statues. En Angleterre tout est fait pour effacer les traces de l'art et pour imiter la nature ; en Italie, au contraire, on force la nature à imiter les œuvres de l'homme et on impose aux arbres mêmes les lignes de l'architecture ou de la sculpture. Là on jette des groupes de fleurs comme au hasard, afin de faire croire qu'elles croissent spontanément ; ici on les dispose en festons, en palmes, en armbiries, de manière à imiter les dessins d'un tapis ou les couleurs variées et les incrustations symétriques de la mosaïque. Fils non dégénéré de Teutoch, dont les forêts étaient le temple, l'homme du Nord aime tant les arbres, qu'il en plante jusque dans des plaines souvent humides, où les rayons du soleil sont un bienfait. L'homme du Midi déboise non-seulement les plaines qu'il peut cultiver, mais même les montagnes où se forment des torrents dévastateurs ; et, dans un pays où la chaleur brûle la terre et fait aimer l'ombre, il néglige de planter les arbres qui pourraient lui en donner.

Dans son parc, l'Anglais réunit les échantillons de la flore de toutes les contrées de l'univers ; les cèdres du Liban aux branches horizontales, l'*araucaria* des Cordillères aux feuilles imbriquées, le cèdre

habiter la capitale, il choisira une ville de province, sinon une petite ville, sinon un village, mais jamais une maison de campagne. Il aime à grouper sa demeure à côté de celle des autres, et celui-là est heureux dont le père a placé la maison le plus près possible de la grand' place. »

En Espagne on ne rencontre ni villas, ni châteaux. De là le proverbe « faire des châteaux en Espagne, » c'est-à-dire espérer des chimères. « Jamais, dans le cerveau d'un Espagnol, n'est entrée l'idée de vivre aux champs, disait M. Alexis de Vallon. Les fermiers eux-mêmes habitent le plus souvent des villes ou de grandes bourgades et non pas des maisons isolées. On ne voit, dans l'intérieur de l'Espagne comme dans l'intérieur de la Sicile, que des bourgs, des pueblos ; jamais une ferme ne montre son grand toit, ses mentes de foin, sa grande cour pleine de mouvement, de héléments et de caquetages, et c'est là ce qui donne à la campagne espagnole cette imposante mélancolie d'un désert sans vie, sans arbres et sans oiseaux. »

de l'Himalaya aux rameaux inclinés d'un vert si doux, le *wellingtonia* de la Californie, ce géant du règne végétal, dont le tronc mesure de 28 à 30 mètres de circonférence, dont la flèche s'élançe à 50 mètres plus haut que celle des plus hautes cathédrales, et qui, après six mille ans de croissance, ne présente encore aucune signe de caducité. Partout où l'Anglais met le pied, de beaux ombrages révèlent son passage; il en a fait pousser jusque sur les rocs pelés de Malte, de Gibraltar et de Sainte-Hélène, au point d'amener dans cette Ile des pluies deux fois plus abondantes qu'au temps où Napoléon y était relégué (1). A Cannes, parmi les calcaires poudreux de la Provence, lord Brougham et la petite colonie anglaise qui l'entoure entretiennent les vertes pelouses du Nord à l'ombre des palmiers, des orangers et de tous les arbustes charmants de la végétation méditerranéenne.

Planter est le travail qui indique le plus haut degré de prévoyance, parce que c'est celui dont les avantages se font attendre le plus longtemps. On sème et dans l'année on récolte; on bâtit, et, au bout de deux ou trois ans au plus, on habite sa demeure. On plante, mais ce n'est qu'après un demi-siècle qu'on en retire quelque profit. On sème, on bâtit pour soi, on plante pour les autres.

« Mes arrière-neveux me devront cet ombrage. »

L'Indien abat l'arbre pour en manger le fruit; l'Anglais plante le chêne qui ne servira qu'à ses petits-fils. Dans l'échelle de la pré-

(1) « Quant Napoléon fut conduit à Sainte-Hélène, dit M. Blanqui dans son voyage en Bulgarie, les Anglais comprirent la nécessité de s'emparer de l'île de l'Ascension, qui n'était qu'un rocher stérile à peine couvert de quelques cryptogames, et ils y établirent une compagnie de cent hommes. Au bout de dix ans, cette petite garnison était parvenue, à force de persévérance et de plantations, à créer un sol dans l'île et à y faire jaillir de l'eau. Elle était abondamment pourvue de légumes. Voilà ce qu'ont produit les plantations sur un rocher au milieu de l'Océan. »

« Nos populations, dit M. Jacini dans son excellent ouvrage sur l'agriculture de la Lombardie, si actives pour tout ce qui touche leur intérêt immédiat, n'ont pas su reconnaître une des plus grandes sources de richesse, la sylviculture. En vue d'un bénéfice momentané, ils ont anéanti un produit considérable et permanent. »

En Allemagne, la sylviculture est une science qui a ses professeurs et sa littérature.

voyance, ce sont les deux extrêmes. Or le travail sans la prévoyance ne produit point la richesse.

La femme du Midi a besoin des plaisirs que procure la société ; la solitude des champs ou des bois est pour elle un supplice insupportable (1). Au contraire, la femme anglo-saxonne supporte la vie isolée de la campagne aussi bien dans le château féodal du lord d'Angleterre, que dans le *log-house* du squatter américain.

Ces faits, insignifiants au premier abord, ont une influence immense sur la fécondité du travail ; ils déterminent le rapport de l'homme avec la nature. C'est parce que les conquérants germains ont établi leurs demeures en dehors des villes que l'organisation féodale a pris naissance. C'est parce que l'homme du Nord aime le travail agricole et que, replié sur lui-même et se suffisant à lui-même, il sait vivre dans la solitude, loin de ses semblables, qu'il est apte à coloniser.

Le travail, œuvre servile chez les anciens, est considéré par les modernes comme le devoir de tout homme et comme la source principale de la richesse des peuples. Une des causes de la prospérité extraordinaire de la race anglo-saxonne, c'est qu'elle a su remplir ce devoir sous toutes les zones, avec intelligence, avec persévérance et avec énergie.

La seconde cause que j'ai indiquée est l'aptitude que cette race possède à un si haut degré de vivre libre et de s'associer spontanément.

Montesquieu a dit que les pays ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de la liberté dont ils jouissent.

Quoique cette règle présente des exceptions, elle est cependant généralement vraie.

Pour que le travail soit actif et fécond, il faut deux conditions : la liberté et l'ordre. Au premier abord, il semble que la plus nécessaire soit l'ordre ; et pourtant l'histoire prouve le contraire. Ainsi, au moyen âge, dans les républiques italiennes et dans les communes flamandes, il y avait fréquemment des dissensions, des

(1) L'auteur italien, que nous citons plus haut, M. A. Gallenga, raconte un trait qui montre le peu de goût de ses compatriotes pour la campagne. Il proposait à une dame de ses amies de faire une promenade à la campagne pendant le mois de mai. — Mais pour l'amour du ciel, répondit elle, qu'irions-nous faire aux champs maintenant ? Oubliez-vous qu'il n'y a pas encore de fruits à manger ?

luttons, des guerres civiles, et pourtant l'industrie était prospère. le travail actif. Pourquoi? Parce qu'il y avait de la liberté.

Voyez au contraire les effets du despotisme, même quand il assure l'ordre : ils sont toujours les mêmes. Rome conquiert le monde ; elle fait régner partout un ordre admirable, mais l'ordre dans le désert. Les provinces se dépeuplent, l'industrie et l'agriculture cessent de produire. L'Empire, qui amena l'avilissement des âmes, produisit aussi la misère et la dépopulation.

Il brisait le ressort de l'activité individuelle ; il étouffait tous les nobles sentiments : il mourut d'impuissance.

Voyez le despotisme musulman ; il a produit un effet semblable dans la Turquie d'Europe et dans l'Asie mineure, jadis renommées pour leur richesse et leur fertilité, et jusqu'en Égypte, pays naturellement fécond et où il ne faut point d'efforts pour récolter d'abondantes moissons.

Au contraire, en Angleterre, en Amérique, c'est la liberté qui a enfanté cette prospérité qui étonne.

Pour réussir, le négociant a besoin de lumières et de liberté. Il lui faut des lumières, car il doit connaître les besoins des différents pays, leurs mœurs, leurs goûts, même leurs caprices ; il doit chercher le moyen le plus économique de faire ses expéditions et les voies les plus rapides ; il doit suivre le progrès de la navigation et les lois variables des échanges internationaux. Il lui faut aussi de la liberté afin de pouvoir se livrer sans entraves et en sécurité à des opérations difficiles et de longue durée.

L'agriculture peut être exercée par des serfs, parce qu'ils travaillent pour vivre et qu'ils ne se laisseront pas mourir de faim.

Le commerce et l'industrie ne peuvent être entrepris en grand que par des hommes libres et éclairés ; car, ayant du capital, ceux-ci peuvent toujours quitter un pays où ils seraient opprimés, et ils ne sont pas obligés par le besoin de tenter de grandes entreprises.

Aussi de tout temps est-ce dans les États libres que se sont développés le commerce et l'industrie : à Tyr, à Carthage, à Marseille, à Athènes, à Venise, à Pise, à Amalfi, dans les villes hanséatiques, dans les Provinces-Unies, en Angleterre, aux États-Unis, etc.

Dans les temps modernes, la Réforme a secondé l'essor du commerce chez tous les peuples qui l'ont adoptée, précisément parce

qu'elle y a suscité la liberté et favorisé la diffusion des lumières.

Toujours on a vu la liberté donner naissance au commerce, et à son tour le commerce amener la liberté; ou plutôt tous deux naissent, grandissent et meurent en même temps.

Les peuples qui appartiennent à la race anglo-saxonne sont ceux qui ont montré jusqu'à ce jour le plus d'aptitude à vivre libres et à se gouverner eux-mêmes. Aussi haut qu'on remonte dans l'histoire des tribus germaniques, on trouve appliqué ce principe inscrit dans la Constitution belge, que tous les pouvoirs émanent de la nation. Ce sont les citoyens assemblés qui jugent, qui légifèrent et qui élisent les chefs, et partout éclatent à la fois la puissance et le respect de l'individualité. Ces institutions se sont perpétuées sans interruption dans les pays du Nord, en Suède, en Norwége, en Angleterre, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Dans les forêts de l'Amérique du Nord, les premiers colons anglais firent revivre les anciens principes germaniques en y faisant pénétrer le souffle de la charité chrétienne. C'est dans les États de la Nouvelle-Angleterre que le *self-gouvernement* est appliqué dans toute sa rigueur. L'*an-archie* ou l'absence de gouvernement est à peu près complète, et pourtant nulle part il n'y a moins de révolutions. La constitution écrite de Rhode-Island est la plus ancienne qui soit en vigueur dans le monde entier, et, quoiqu'elle date de deux siècles, elle consacre plus parfaitement que toute autre, les principes du droit moderne.

Chose remarquable, tandis que dans l'Amérique du Nord la race anglo-saxonne, impatiente de tout joug extérieur, avide de liberté et d'indépendance, constitue un empire sans cesse grandissant par l'union d'États séparés, dans l'Amérique équinoxiale, la race latine, qui n'a point l'instinct de l'indépendance et le sentiment de l'*individualisme*, se divise en États de plus en plus petits. D'un côté, des individus qui veulent vivre à leur guise et ne dépendre de personne, s'unissent en une vaste confédération; de l'autre, des hommes qui semblent disposés à se soumettre à une autorité souveraine ne peuvent s'entendre assez pour se réunir sous une même loi dont ils sont pourtant les auteurs.

Autre contraste : les Anglo-Saxons, les moins sociables des hommes, s'associent à tout instant et pour les buts les plus divers; tandis que les Latins, éminemment sociables, ne parviennent

guère à unir des efforts individuels dans un but d'utilité publique.

En Amérique et en Angleterre, des associations libres ouvrent des écoles, dotent des universités, établissent des hôpitaux, créent des lavoirs publics, entretiennent partout des moyens de sauvetage, fondent des sociétés littéraires et savantes de tous les degrés et pour toutes les classes, tracent des routes, des canaux, jettent des ponts, rétribuent des ministres du culte, en un mot s'efforcent de satisfaire à tous les besoins de l'homme, besoins moraux, intellectuels et religieux, besoins d'hygiène, de plaisir et de locomotion, besoins de l'âme et du corps, besoins les plus élevés comme les plus humbles. Pour trouver cet instinct d'association dans toute sa puissance, il faut voir des colons américains se rencontrer au fond des forêts et constituer « l'abeille » (*the bee*) : tous unissant leurs efforts pour bâtir la maison de chacun, pour abattre les grands arbres, pour élever la chapelle, l'école et la banque, pour ouvrir des routes et drainer les marais, délibérant en commun, agissant en commun et produisant plus, en un an, que chaque famille isolée ne pourrait le faire en dix.

Chez les peuples latins, l'habitude d'association volontaire n'existant que peu ou point, c'est le gouvernement qui doit tout faire. Il fait les routes et il vend du tabac ; il paye le prêtre et il subsidie les théâtres ; il s'occupe de tout, réglemente tout, centralise tout et surveille tout. La vie de la société semble se concentrer dans l'action du pouvoir.

L'individu n'agissant pas, il est certain que si l'État se renfermait strictement dans l'objet de sa mission, qui est de faire régner la justice, les travaux les plus nécessaires ne seraient point exécutés, les services les plus urgents seraient négligés et la civilisation serait stationnaire ou rétrograderait, comme l'exemple des anciennes colonies espagnoles nous le prouve chaque jour. Seulement, comme l'État ne peut faire tout ce que font les associations privées, et que ce qu'il fait, il le fait plus mal et plus cher ; comme pour avoir de l'argent il doit le pulser dans l'impôt et le lever par la contrainte, ce qui exige une forte police et une forte armée ; comme l'argent une fois entre leurs mains, les gouvernants l'emploient souvent à leur profit ou bien à faire la guerre, et qu'on ne peut destituer ces coûteux administrateurs qu'au moyen d'une révolution plus coûteuse encore, il en résulte que les peuples qui sont doués

de l'aptitude de s'associer spontanément jouissent d'une prospérité beaucoup plus grande que ceux à qui cette aptitude fait défaut. Les peuples anglo-saxons qui ne se rassemblent guère pour causer, savent pourtant s'associer pour travailler et, pour se gouverner (1), et c'est un des motifs pour lesquels la richesse augmente plus vite chez eux que partout ailleurs.

Jusqu'ici j'ai cru voir la cause du progrès exceptionnel de ces peuples dans leur aptitude à travailler d'une manière plus persistante et plus prévoyante que les autres races et dans celle de s'associer, de vivre libres et de se gouverner eux-mêmes. Mais d'où leur viennent ces qualités? Quelle est la racine de ces aptitudes? Est-ce la trempe primitive du caractère et la race, ou bien les mœurs et les croyances?

Les faits me semblent démontrer que la cause principale est la nature des croyances religieuses. En général les peuples qui ont embrassé la Réforme, ont devancé les autres dans la carrière du progrès matériel, et même, au sein des nations catholiques, les individus qui se sont soustraits à l'autorité de l'Église romaine l'ont emporté sur ceux qui lui restaient soumis.

Je sais bien qu'il y a un accord évident entre les tendances de chaque race et les croyances qu'elles adoptent. C'est ainsi que la Réforme, née au sein des peuples germaniques, ne s'est enracinée d'une manière définitive que chez eux seulement, parce que la Réforme, brisant toute autorité humaine et théocratique, établit dans l'ordre religieux le *self-government* qui est dans l'instinct de cette race. Mais à mesure que la civilisation se développe, et que les divers peuples échangent entre eux leurs produits et leurs idées, l'influence de la race semble diminuer, l'influence des idées ou des principes grandir. C'est pourquoi, je me bornerai à montrer ici l'action des croyances religieuses.

Voyant dans toute religion une imposture et dans tout culte l'exploitation de la foule au profit de prêtres fourbes et avides, le XVIII^e siècle avait méconnu l'importance de la question religieuse. Par une étude plus approfondie des faits, notre temps a vu que le

(1) L'économiste américain, M. Carey, dit très-bien : « The habit of voluntary association is the essential characteristic of self government. Without that, it can have no existence. »

sentiment religieux est naturel à l'homme et que les diverses formes de religion en sont nées naturellement, par une sorte de développement logique, comme les diverses formes d'art sont nées du sentiment du beau. On n'a pu méconnaître non plus l'influence énorme qu'exercent les différentes croyances religieuses sur le développement politique et économique des peuples.

Quand on compare en Amérique les États catholiques aux États protestants et, en Europe, l'Espagne, l'Italie et l'Autriche à l'Angleterre, à la Suisse, à la Hollande, à la Prusse et aux États Scandinaves (1), on est surpris de voir combien ceux-ci l'emportent sur ceux-là en lumière, en liberté et en richesse. Dans un même pays, en Suisse, par exemple, un contraste semblable se montre quand on passe d'un canton protestant dans un canton catholique (2), même

(1) La France et la Belgique ayant été soustraites à la domination de Rome par la diffusion de l'esprit philosophique et libéral, ne peuvent servir de terme de comparaison.

(2) Écoutez Eugène Sue, que n'aveuglaient certes pas des préventions de secte :

« Voyagez en Suisse : que remarquez-vous tout d'abord dans les cantons catholiques ?—et personne de bonne foi ne contestera ce fait d'une signification si probante. A chaque pas vous rencontrez des nuées de mendiants hideux, et pour la plupart très-valides. Les demeures sont délabrées, sordides, grossièrement entuminées de sujets lugubres,—têtes de morts, larmes, cadavres. etc. Les habitants sont vêtus avec incurie ou couverts de haillons. Les cultures sont maigres, les friches considérables, malgré la richesse du sol. A peine voit-on quelques maisons isolées au milieu de vastes espaces déserts. Enfin, vous êtes frappés de je ne sais quoi de morne, de misérable, de flétri, de douloureux ou de paresseusement résigné à des privations que le travail, que l'amour du bien-être préviendraient... Enfin, je ne sais quoi qui vous dit infailliblement : Vous êtes entré sur le territoire d'un canton catholique.

« Franchissez-vous, au contraire, cette limite... quel contraste s'offre à vos yeux ravis, et cela non pas à cent lieues de cette limite, mais à cent pas de distance, — lorsque vous mettez le pied sur le territoire d'un canton protestant. Partout la propreté, le soin, l'aisance, la coquetterie charmante des plus modestes demeures palissées d'arhustes grimpants. Chaque fenêtre, égayée par des pots de fleurs, laisse apercevoir un intérieur simple, mais confortable. Le protestant étant essentiellement l'homme du foyer domestique, professe une sorte de culte pour son *chez-soi*. Très-rarement il va s'enivrer au cabaret. Il passe ses loisirs en famille, se montre parfois, il est vrai, peu sociable, défaut que je préfère à la facile banalité des catholiques, très-expansifs à la taverne ou au café pendant que leurs femmes et leurs enfants demeurent au logis. » *Troisième lettre sur la question religieuse*, publiée dans *le National*.

quand on va du pays de Vaud, de langue romane, dans le Valais, de langue allemande.

« Aux États-Unis, dit M. de Tocqueville, la plupart des catholiques sont pauvres. »

Avant la révocation de l'édit de Nantes, les protestants étaient les plus actifs et les plus industriels des sujets de Louis XIV. Les catholiques, qui ne pouvaient soutenir la concurrence, obtinrent, à partir de 1662, différents arrêtés qui interdisaient aux réformés l'exercice de diverses industries où ils excellaient. Après leur expulsion de France, ils apportèrent leurs habitudes laborieuses en Angleterre et en Prusse, et le livre où M. Philippe Skelton a fait l'histoire des calvinistes français réfugiés à Londres, prouve que ceux-ci ne craignaient en aucune façon la concurrence des Anglais.

M. Audiganne, dans ses remarquables études sur la condition des classes ouvrières en France, remarque aussi la supériorité des protestants dans l'industrie ; et son témoignage est d'autant moins suspect, qu'il n'attribue point cette supériorité à l'influence du protestantisme.

« La majorité des ouvriers mêmes, dit-il, notamment les taffetasiers, sont catholiques ; tandis que les chefs de l'industrie et du commerce, les capitalistes, en un mot, appartiennent, en général, à la religion réformée. Quand une même famille s'est divisée en deux branches, l'une restée dans le giron de la croyance de ses pères, l'autre enrôlée sous l'étendard des doctrines nouvelles, on remarque presque toujours d'un côté une gêne progressive, et de l'autre une richesse croissante. »

A Mazamet, l'Elbeuf du sud de la France, « tous les chefs d'industrie, excepté un, sont protestants, tandis que la grande majorité des ouvriers est catholique. Il y a moins d'instruction parmi ces derniers que parmi les familles laborieuses de la religion protestante (1). »

Je ne puis ici multiplier les citations. Les faits que j'ai indiqués me paraissent concluants. Quand on voit le protestant français s'élever au-dessus de ses compatriotes dans l'échelle de la richesse et de l'instruction, de la même façon qu'au Canada, l'Anglais protestant s'élève au-dessus du Français catholique, et comme en Suisse le

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1853.

Vaudois, de langue latine, mais protestant, s'élève au-dessus du Valaisan, de langue germanique, mais catholique, il est impossible de nier que les croyances réformées ne soient plus favorables à la prospérité du peuple et à la fécondité du travail, que les croyances orthodoxes.

Il semble même que, dans plusieurs pays, le catholicisme, — au moins avec les tendances et les formes qui le caractérisent depuis le xvi^e siècle, — soit plus contraire à la production de la richesse et du bien-être que le paganisme. L'île de Sardaigne et la Sicile, qui, dans l'antiquité, exportaient vers Rome une masse considérable de blé, en produisent à peine assez pour nourrir une population réduite au tiers de ce qu'elle était, même au temps de l'empire romain. Quand on visite l'Italie et surtout les États de l'Église, on trouve partout les ruines de villes de premier ordre dans des lieux complètement déserts aujourd'hui. L'antique Étrurie possédait une population plus compacte, une agriculture plus prospère, une richesse plus grande, en un mot une civilisation matérielle plus avancée que le domaine papal de nos jours. Le renard, la couleuvre et des bœufs à demi sauvages hantent seuls maintenant les lieux où s'élevaient jadis les importantes cités de Veii, Falerii, Ceres, Rusellæ, Vetulonia, Tarquinii, Cosa, Vulci, etc. Le Mexique jouissait de plus d'ordre et d'une prospérité plus grande sous ses souverains Aztèques, que maintenant qu'il est soumis aux Espagnols catholiques. Au Pérou également, l'administration était plus régulière, la production plus grande, la culture des terres plus étendue sous les Incas que de nos jours. Les faits semblent ainsi prouver que le christianisme, dans les temps modernes, n'a été favorable à la prospérité des peuples, que là où il a pris les formes du protestantisme.

Il me paraît donc démontré que la Réforme a été pour les peuples anglo-saxons, comme pour les autres nations qui l'ont adoptée, une cause très-puissante de prospérité et de progrès. Pour expliquer ce fait il n'est pas besoin de recourir à quelque influence mystique : la raison en saute aux yeux. Je l'indiquerai brièvement.

Un historien qui a le sentiment du réel et de la vie, à un degré remarquable, M. Carlyle, a écrit à ce sujet, dans son récent ouvrage sur Frédéric II, quelques pages que je voudrais pouvoir citer en entier. Faut d'espace je me contenterai d'en indiquer ici le sens. La Réforme fut, suivant lui, le grand événement du xvi^e siècle. Tout homme et

tout peuple qui a travaillé à assurer son triomphe grandit encore chaque jour dans notre mémoire ou sous nos yeux. Ceux qui l'ont repoussée en portent la peine. L'adversaire le plus décidé des controverses théologiques ne peut nier cette vérité : il peut y voir la claire manifestation d'une loi de l'Univers ou celle de la volonté de l'Éternel, comme il voudra ; mais le fait est visible dans toutes les parties de l'Europe et du monde.

Tout peuple qui s'est jeté dans cette lutte solennelle, qui a passé par cette fournaise ardente, qui a été en proie à ce divin paroxysme, en est resté plus grand dans l'histoire. Ainsi parle l'historien anglais.

Le fait observé par Carlyle, est incontestable. La Hollande, avec deux millions d'hommes et son territoire de sables, brise la gigantesque puissance de Philippe II, fonde le premier État libre de l'âge moderne, couvre l'Océan de ses flottes, établit partout ses colonies, résiste seule, dans une lutte immortelle, à la France et à l'Angleterre réunies et fait reculer le despotisme envahissant de Louis XIV. La Suède, — un million d'hommes dispersés sur des rochers de granit, — sous Gustave-Adolphe, abat la toute-puissance de l'Empire, et par les admirables campagnes de Wrangel, de Torstenson et de Banner, les plus hardis tacticiens des temps modernes, impose le traité de Westphalie et conquiert à la Réforme une existence légale et assurée. La Prusse, sous Frédéric II, tient tête à l'Europe coalisée, et depuis lors elle grandit sans cesse en richesse et en population avec une rapidité sans exemple sur le continent. En Angleterre, le progrès, comme nous l'avons vu, ne date que de l'époque de la Réforme. Il est donc démontré par les faits que celle-ci a favorisé le développement de la puissance politique des peuples qui l'ont adoptée ; d'où il suit qu'elle a favorisé également leur progrès économique.

Cette influence s'est fait sentir en bien des manières : j'indiquerai celles qui me paraissent les plus incontestables.

La religion est une force incomparable. M. Quinet a fait un livre pour prouver que telle est l'idée religieuse, telle est la civilisation ; et ce livre n'a pas été réfuté. La religion s'empare de l'homme par ce qu'il y a de plus profond en lui, le sentiment de l'infini, la conscience de sa faiblesse et la certitude de la mort. — Sur la femme et sur l'enfant elle exerce un pouvoir souverain et elle imprègne de son esprit, bon ou mauvais, tous les éléments du corps social.

D'autre part, le besoin de liberté, de lumière, d'améliorations en tous sens, est aussi une force énorme et qui grandit sans cesse.

Or, tandis que chez les peuples catholiques ces deux forces sont en lutte, chez les peuples protestants elles s'accordent, ou, tout au moins, ne se combattent pas.

Le clergé catholique, étant lié au despotisme par les décisions des papes et par la tradition de l'Église, plus son influence est grande, plus la liberté est en péril.

La liberté ne saurait faire un pas en avant sans faire reculer le clergé. Tout ce qui est gagné pour celle-là est perdu pour celui-ci.

Dans les pays protestants, les ministres du culte sont confondus avec la masse de la population par le mariage, et par suite n'ont pas d'intérêt de caste à défendre. N'étant pas soumis à un prince étranger infallible, ils ne sont pas forcés de faire prévaloir certaines doctrines politiques. Libres dans leurs opinions, ils se divisent entre les divers partis que compte chaque pays, et, loin d'être pour l'esprit de progrès des ennemis irréconciliables, ils lui sont souvent un utile auxiliaire.

Tant qu'un pays demeure soumis au catholicisme, tel qu'il est constitué depuis le concile de Trente (1), des institutions libres ne peuvent s'y affermir d'une manière définitive; car elles ont pour adversaires les hommes qui gouvernent la conscience du peuple et de la femme.

Le représentant de Dieu sur la terre commandant la haine de la liberté, il reste trois partis à prendre :

Où obéir au pape, et alors on renonce à la liberté. C'est ce qu'a fait l'Espagne;

Où se moquer du pape sans secouer son autorité. Alors on s'élançait avec une fiévreuse ardeur vers la liberté, mais on ne la peut garder d'une manière durable. On la saisit parfois comme une

(1) Quand je dis catholicisme, j'entends celui qui est enseigné par le clergé, imposé par le pape, accepté par les fidèles. Étudiant ses effets, je m'occupe de ce qu'il est, non de ce qu'il devrait être. Il existe des cœurs généreux et des esprits éclairés qui rêvent un catholicisme libéral; celui-là je l'honore, mais je n'en parle pas. Il sera temps d'examiner son action quand, sorti des livres qui l'exposent, il aura pénétré dans le clergé qui le repousse.

conquête, mais on ne la pratique pas comme un droit. C'est ce qu'a fait la France ;

Ou bien respecter le pape, mais se soustraire à son autorité. Jusqu'à ce jour, c'est le seul parti qui ait permis à un peuple de fonder la liberté sur des bases solides, et c'est le parti qu'ont choisi l'Angleterre et l'Amérique.

Certains pays, comme la Belgique, ont essayé de résoudre le problème, en séparant l'État de l'Église. Mais, comme on ne peut séparer du même coup le citoyen du croyant, et que la volonté qui agit en politique et la foi qui se courbe devant le prêtre appartiennent à la même personne, il s'est trouvé que cette solution n'en était pas une et que dans ces pays la lutte était plus ardente que partout ailleurs. Cette séparation légale n'est qu'un expédient bon pour trancher des difficultés administratives, légitime et nécessaire au point de vue du droit, mais insuffisant à lui seul pour retremper les âmes et fonder des institutions libres.

Dans les pays où le catholicisme a étouffé toute liberté, le progrès économique a été nul, parce que le clergé n'a obtenu ce triomphe qu'en maintenant partout l'ignorance, la superstition et l'inertie.

Dans les pays où l'esprit de liberté lutte contre l'esprit théocratique, le progrès économique est entravé, parce que les partisans de la liberté devant employer toute leur force à contenir leurs adversaires, ne peuvent les appliquer aux réformes et à l'avancement de la civilisation.

Dans les pays délivrés sans retour du joug de la théocratie, l'homme a pu appliquer toutes ses facultés au progrès des lumières et à l'accroissement du bien-être général. Les peuples anglo-saxons, poussés par le sentiment de l'individualité, ont secoué le joug despotique de Rome, et par suite ne sont plus déchirés par cette lutte intestine qui entrave la marche des nations orthodoxes. C'est là une des principales causes du développement de leur puissance.

En voici une autre du même ordre.

Ce qui fait la vraie force de l'homme, même au point de vue économique, c'est la raison. *Knowledge is power*, a dit Bacon; mot juste et profond. C'est par la vigueur de l'esprit et par la science que l'homme force la nature à pourvoir à ses besoins.

Donc plus une nation comptera d'hommes intelligents, raisonna-

bles et instruits, plus, en général, sera rapide son progrès économique.

Or, qu'on lui en fasse un grief ou un mérite, il est certain que la Réforme est un appel à la raison individuelle. Le protestant croit à un livre, la Bible, qu'il interprète suivant son inspiration; mais il ne se soumet à l'autorité d'aucun homme.

Le catholique, au contraire, fait profession de s'en rapporter en matière spirituelle au jugement d'autrui. Il doit admettre, non ce qu'il tient, lui, pour démontré, mais ce que le pape ou les conciles ont déclaré certain. Le pasteur dit au premier : « Lisez et jugez. » Le prêtre dit au second : « Ne lisez pas, mais obéissez. »

Le libre examen est donc de l'essence du protestantisme, tandis que, dans le catholicisme, juger par soi-même, est une révolte; dire librement ce que l'on croit, un délire; lire la Bible, un péché.

Il en est résulté que partout la Réforme a favorisé la diffusion de l'instruction, tandis que le catholicisme s'y est opposé chaque fois qu'il n'a pu en faire un instrument de domination. Aussi les pays protestants comptent-ils en moyenne beaucoup plus d'habitants instruits que les pays catholiques. Le travail a donc été chez les premiers mieux dirigé, et plus scientifique que chez les seconds.

Des tendances différentes des deux cultes il est sorti des conséquences politiques extrêmement importantes.

Le protestantisme, laissant au croyant le soin de se gouverner lui-même, prépare le citoyen à la liberté avec autant d'efficacité que le catholicisme, soumettant le fidèle à la direction du prêtre, façonne l'homme à la servitude.

Le protestant, étant son maître dans la vie religieuse, est formé à être libre dans la vie civile.

Le catholique, soumis dans l'une, s'efforce en vain de s'affranchir dans l'autre.

Aussi, dans les pays catholiques, la cause de la liberté n'est-elle guère soutenue que par les hommes qui se sont soustraits à l'obéissance de l'Église.

(1) Les historiens de la Réforme en France ont remarqué que l'une des causes de la persécution dirigée contre les protestants était la répugnance que causaient leurs tendances républicaines aux instincts monarchiques de la majorité. La libre direction de leurs églises, de leurs consistoires, de leurs synodes, leur avait fait contracter des habitudes très-fortes de discussion et de *self-government*.

Parmi ceux qui défendent la liberté, le nombre de ceux qui croient est petit; mais plus petit encore est, parmi ceux qui croient, le nombre de ceux qui défendent la liberté.

Ce divorce entre la religion et la liberté fait que des institutions libres n'ont pu s'enraciner profondément chez les nations qui, n'ayant pas accompli de révolution religieuse, sont restées soumises à Rome.

Le principe de la souveraineté du peuple appliqué jusqu'aux limites du suffrage universel, dans un pays catholique menacé d'aboutir au despotisme, s'il est peuplé de croyants; et à l'anarchie, s'il est peuplé d'incrédules. Dans les deux cas le progrès économique est ou très-lent ou nul.

L'Église s'appuie sur le sentiment religieux pour combattre la liberté; ceux qui défendent la liberté sont donc amenés à ébranler le sentiment par lequel le prêtre a prise sur les âmes. Ce duel poursuivi jusqu'au fond des consciences produit des tempêtes où s'abîment parfois et religion et liberté.

Pour qu'un peuple produise tout ce dont il est capable, il faut qu'il soit gouverné d'une manière conforme à son caractère.

À tel peuple convient un gouvernement despotique; à tel autre, un gouvernement libre. Donnez au premier un gouvernement libre, il tombe dans le désordre et l'impuissance. Donnez au second un gouvernement despotique, il frémit d'impatience et se consume en incessantes révolutions.

Point de stabilité ni d'ordre véritable, et partant point de progrès jusqu'à ce que chacun soit assis dans le régime qui lui convient.

C'est ce qui explique comment le Mexique et le Pérou, stationnaires sous la main de l'Espagne, se meurent avec des institutions qui font la grandeur et la prospérité des États-Unis.

Soumises à Rome, le despotisme est le seul régime qui semble con-

C'est ainsi que l'assemblée de Saumur organisa au sein du royaume une vaste république représentative dirigée par les grands seigneurs, et administrée, pour les affaires religieuses, par les consistoires, les synodes provinciaux et nationaux, et pour les affaires civiles, par les conseils provinciaux, les assemblées de cercle et les assemblées générales.

En Angleterre, en Amérique, en Hollande, le régime représentatif s'est établi ou développé par l'influence de la Réforme.

venir à ces républiques affranchies en vain. Asservies, elles n'avanceraient pas ; mais libres, elles reculent (1).

Les peuples anglo-saxons ont eu cet avantage, que leur culte a renforcé leur aptitude naturelle à vivre libres et à se gouverner eux-mêmes. Or, la liberté, nul n'en doute, est une des causes principales de leur progrès.

Voici un autre point. Tout système social ou religieux qui énerve le sentiment de la responsabilité, est funeste à la production de la richesse.

L'organisation de la responsabilité serait l'application de la justice, car elle ferait que chacun recueillerait le fruit de ses œuvres : *Cuique suum*. La responsabilité est le complément de la personnalité et la condition de la liberté.

Plaçant le prêtre comme médiateur obligé entre Dieu et l'homme, appelant l'intervention des saints, autorisant le rachat des peines spirituelles au moyen des indulgences, effaçant le péché par l'absolution, canonisant la pauvreté, la vie contemplative et l'inertie, le catholicisme affaiblit le sentiment de la responsabilité. Le fidèle attend son salut des mains de l'Église : le citoyen demandera le bien-être à l'intervention de l'État. Le prêtre doit lui ouvrir les portes du ciel : il en conclura qu'il dépend du gouvernement de lui procurer un Éden terrestre.

Il en résulte que, dans les pays catholiques, les hommes, attendant tout de l'État, négligent ce qui est d'intérêt général, ou ne s'en occupent que dans leur intérêt propre. La responsabilité de l'individu étant affaiblie dans l'ordre spirituel, dans l'ordre politique, l'initiative personnelle est faible ou nulle (2).

(1) Au Mexique, les blancs reculent sans cesse devant les Apaches, les Comanches et les Seminoles. Fuyant devant les *Yankees*, les Indiens font reculer à leur tour les Mexicains. Ceux-ci, dans l'État de Sonora, n'occupent plus que quelques villes, et, dans ceux de Durango et de Chihuahua, ils n'osent tenir la campagne. Le Yucatan, les districts de Coahuila, de Léon, de Zacatecas et de Sinaloa sont en proie aux peaux-rouges qui viennent insulter les abords de la capitale. La décomposition est au comble. Il est à noter que le clergé possède près de la moitié de la propriété foncière.

(2) Voici un fait caractéristique raconté à M. Ampère par l'illustre M. Bunsen. A l'époque où celui-ci occupait le poste d'envoyé de la Prusse à Rome, un soir qu'il se promenait au Forum, il est frappé par les lueurs d'un vaste incendie qui venait de se déclarer dans la *via dei Fenili*. Il s'agite, il court, il appelle du monde, il

Chez les peuples où l'influence du catholicisme, qui tend à émouvoir les sentiments de la personnalité et de l'indépendance individuelle, est combattue par les instincts de la race qui fortifient ces sentiments, l'initiative est faible. Chez les peuples où l'influence du catholicisme est en rapport avec les instincts de la race, l'initiative est presque nulle.

De race germanique, les Anglo-Saxons ont dans le sang un ressort d'indépendance d'action et d'entreprise que vient tremper encore un culte qui, enlevant l'homme à l'autorité de ses semblables, ne lui fait rien attendre que de Dieu seul. De cette double influence sont nés cette confiance en eux-mêmes, cette énergie indomptable, ce gouvernement d'eux-mêmes, qui, dans l'ordre politique, leur ont donné la liberté, et, dans l'ordre économique, la prospérité.

Avant de finir, je montrerai encore dans les formes du culte dominant en Angleterre et aux États-Unis une dernière cause du progrès matériel de ces deux pays.

Un des principaux agents du progrès économique, c'est l'épargne, c'est-à-dire la réserve d'une partie du produit annuel enlevée à la satisfaction de besoins immédiats et consacrée à un placement reproductif. Or, nulle part l'épargne n'engendre plus rapidement le capital que dans ces deux pays. En Amérique, tout homme, étant propriétaire, épargne en améliorant sa propriété, et il s'ensuit un accroissement de richesse si rapide, que la raison se refuse à en admettre le chiffre. En Angleterre, les sommes déposées aux *Saving-Banks* par les ouvriers, et celles consacrées aux travaux utiles, peuvent donner quelque idée de la puissance de l'épargne et de l'accumulation du capital, plus grandes en ce pays que dans toute contrée de l'Europe. Voilà le fait. Voici comment le culte contribue à le produire.

Le catholicisme consacre à l'ornement de ses temples les merveilles

erie : Au feu ! Ceux à qui il s'adresse lui demandent très-surpris s'il est le parent du propriétaire de la maison qui brûle. Il répond que non, et il insiste. Les bourgeois reprennent tranquillement leur promenade en répondant : *Eh! tocca al governo*. Comme contraste à cet exemple d'une sâcheuse insouciance qui, pour les affaires temporelles, s'en fie à l'État, et, pour les affaires spirituelles, à l'Église, on peut citer l'admirable organisation des pompiers volontaires qui s'est étendue dans toutes les villes de l'Union américaine.

des beaux-arts — dont il favorise ainsi, il est vrai, la culture ; — la musique captive les sens, la pompe des cérémonies en impose à la foule ; partout tableaux et sculptures ; de l'or et des pierreries sur les habits des prêtres, sur les images des saints et sur celles de la Divinité. Le déploiement de ces splendeurs est pour le sacerdoce un instrument de règne. La vie civile subit nécessairement le reflet de la vie religieuse. Le peuple, croyant ne pouvoir mieux honorer Dieu que par des objets de luxe, le goût s'en répand partout. Dans le Midi, la famille mangera du pain sec toute la semaine, pour que le dimanche la femme puisse porter des bijoux et le mari des breloques. Quand les besoins d'ostentation seront satisfaits, on améliorera la propriété ; mais comme ils ne le sont jamais, nulle amélioration ne se fait. Le superflu étant jugé nécessaire, les dépenses improductives sont trop grandes, et les productives ne le sont pas assez ; il n'y a ni épargne, ni création de capital. L'amour du faste, pris à l'Église, ruine les riches et empêche les pauvres de s'enrichir.

Le culte protestant, au contraire, n'a rien qui parle aux yeux : des murs nus, des bancs, une chaire, une table ; voilà ce que présentent ses temples et ce qui éloigne l'artiste. Le pasteur lui-même porte des vêtements simples de forme, noirs de couleur.

Cette simplicité austère que les réformés trouvaient dans leur culte, ils l'ont transportée dans leurs habitudes. Les huguenots, les puritains, les quakers se distinguaient par la sévérité de leur vêtement. L'habit noir, costume général du monde civilisé, uniforme de la bourgeoisie, symbole de l'égalité, nous vient de la protestante Angleterre. C'est en vain que la mode, capricieuse et amie de l'éclat, s'insurge : souveraine partout, elle ne peut rien contre ce vêtement triste et peu commode. C'est que l'habit noir est le signe d'un fait nouveau plus puissant que la mode, — la sécularisation du sacerdoce et l'égalité des hommes.

Celui qui parlait de Dieu aux réformés, s'efforçant de captiver leur esprit par la force de sa parole et non d'éblouir leurs sens par la pompe de son costume, ils se sont habitués à respecter dans leurs semblables le caractère plus que la parure, et le mérite plus que les galons.

Chez les peuples majeurs, le prêtre, pas plus que le magistrat, n'a besoin de se déguiser pour inspirer du respect. Dans les pays

méridionaux, on décore les hommes comme on décore les autels ; aux États-Unis, on les instruit afin de leur apprendre à faire des hochets de la vanité le cas qu'ils méritent.

Tel le culte forme le fidèle, tel la société trouve le citoyen et tel l'économie rencontre le producteur. Habitué à l'austérité de ses temples, le réformé n'est point porté aux dépenses de faste. Il croit plaire à Dieu par une conduite régulière, non par des ornements offerts aux saints ou par de l'argent donné aux couvents. Conduite régulière et habitudes simples conduisent à l'épargne, et l'épargne au capital. On a remarqué qu'avant la révocation de l'édit de Nantes, les huguenots, plus austères dans leurs mœurs et plus économes dans leurs dépenses, s'enrichissaient dans le même métier où les catholiques avaient peine à gagner leur vie.

Une comparaison de la situation des caisses d'épargne de l'Angleterre et de celles de n'importe quel pays catholique prouverait également la réalité de l'influence que je signale (1).

L'empire de la mode, qui, de Paris, dicte ses arrêts à l'univers, s'étend, à la vérité, même sur les pays les plus pénétrés de l'esprit de la Réforme ; et, récemment encore, les quakers viennent d'abolir l'obligation de porter le costume illustré par Penn et par Roger Williams. Mais il n'en est pas moins certain que cet esprit est hostile au faste et au luxe et, partant, favorable à l'épargne.

(1) En France, au 31 décembre 1853, on comptait, sur une population de 36,039,364 habitants, 893,750 déposants, soit 1 par 40 habitants. Le montant total des dépôts s'élevait à 271,681,908. En Angleterre (non compris l'Irlande), on comptait, en novembre 1857, sur une population de 21,000,000 d'habitants, 1,341,753 déposants, soit 1 par 16 habitants. Et le total des dépôts s'élevait à 834,264,225. Il faut noter en outre qu'il existait en 1857 en Angleterre 26,000 sociétés de secours mutuels, comptant au moins 2,000,000 de membres, avec un capital de 9,000,000 liv. sterl. (225,000,000 de fr.), et dépensant annuellement 25,000,000 de fr. pour frais de maladies de leurs membres.

En France, où la population surpasse à peu près de moitié celle de l'Angleterre et du pays de Galles, on ne comptait que 426,453 membres des sociétés de secours mutuels, avec un capital de 16,332,100 fr. En Espagne, en Italie, en Bavière, en Autriche, la force de l'épargne paraît encore moins développée qu'en France. Dans l'État de Massachusetts, on trouve 1 déposant sur 10 habitants. En Suisse, en moyenne, 1 sur 13. Mais dans le canton de Neuchâtel, qui est protestant, on trouve 1 déposant sur 3 habitants, et dans les caisses d'épargne 113 fr. par habitant. Dans le canton catholique du Tessin, seulement 1 déposant sur 39 habitants et 9 fr. par habitant.

On dira peut-être que j'ai exagéré l'influence exercée par le culte. Pourtant je me suis borné à constater des faits de l'ordre matériel et des faits de l'ordre moral, en montrant dans les seconds la cause évidente des premiers. Quand on voit, d'une part, les peuples affranchis de l'autorité de Rome l'emporter, dans le commerce, dans l'industrie et dans l'agriculture, sur ceux qui y restent soumis, et, d'autre part, au sein d'une même nation, les protestants l'emporter sur les catholiques, comme commerçants, industriels et agriculteurs, on est forcé de conclure que le protestantisme, qui favorise le développement des institutions libres, féconde aussi l'accroissement de la richesse.

Le *Journal des Économistes*, qui évite avec soin tout ce qui touche aux questions religieuses, ne peut pourtant se refuser à l'évidence. « On ne saurait nier, dit-il dans son dernier numéro (février 1859), qu'en jetant les yeux sur l'état de l'Europe, le progrès paraît marcher beaucoup plus vite chez les nations protestantes. » S'il est certain que les cultes réformés favorisent la diffusion des lumières, la force de la raison et l'énergie de l'initiative individuelle, lesquelles favorisent à leur tour la production de la richesse, il en résulte cette conclusion évidente, que les peuples anglo-saxons, plus pénétrés que les autres peuples de l'esprit de la Réforme, jouissent, dans la concurrence économique, d'un grand avantage sur les nations qui ont conservé une religion hostile à l'instruction laïque et à l'action de la raison individuelle.

En résumé, j'ai essayé d'esquisser à grands traits les progrès accomplis dans l'ordre matériel depuis le xvi^e siècle par les Anglais et par les populations issues d'eux. J'ai cru trouver les causes de ce progrès d'abord dans l'énergie, dans la persévérance et dans la prévoyance qu'ils apportent au travail; ensuite dans l'aptitude des citoyens à vivre libres, à se gouverner eux-mêmes et à s'associer spontanément; enfin, dans l'influence de la Réforme qui fortifie la raison, dispose l'homme à l'épargne, favorise l'instruction, respecte la responsabilité et accroit l'énergie individuelle.

Certes, d'autres causes ont agi et de très-importantes — entre autres le sentiment de la famille et l'éducation de la femme — mais celles-ci tiennent au culte, et je crois qu'à mesure que les faits

économiques seront mieux observés, on se convaincra davantage de l'action prédominante des influences morales et religieuses.

La cause principale du progrès des peuples arrivés à un certain degré de civilisation, c'est la liberté. Or, la véritable racine de la liberté est la raison. Plus donc un culte sera conforme aux lois de la raison et favorable à l'exercice de la raison, plus il secondera l'avancement des lumières, de la liberté et de la richesse.

ÉMILE DE LAVELEYE.